

Jaccottet dans le RER B

Pour André Hirt

« J'avais fait un trop grand butin de beauté pour
ne pas m'en servir à combler les lacunes de la
vie humaine », Hölderlin, *Hypérion*.

Il paraît qu'on habite le pays où l'on ira mourir
Je crois qu'on habite le pays dont on parle la langue
Et que notre langue est celle que l'on parle à sa mère
Et tout cela ne nous dit pas ce que nous faisons ensemble
Dans ce train qui nous conduit non pas vers ailleurs
Mais vers ce que vous et moi appelons notre travail
Ou notre vie tout en rêvant de voyage et d'ailleurs

Ce train qui n'est ni une arche ni une allégorie
Ni le sujet d'un poème comme on en faisait
Autrefois avec cadences figures envoûtantes refrains
Quand après les immobilités des chambres
Autour des grimoires des ongles d'onyx du hasard aboli
On redécouvrirait le mouvement et le monde
Avec la main pas encore coupée de Blaise
Et la petite Jehanne de France

Ce train qui n'est pas un mirage
Mais le RER B à sept heures du matin

Le pays où nous habitons vous et moi
Dans les épices et la sueur des nuits écourtées
Est un grand silence étonné entre nous
Et la peur vague que tout cela finisse mal
Ce pays-là n'a pas de nom sauf celui de désolation

Ou de tristesse
Et ni vous ni moi nous ne pouvons l'aimer

Ce train nous pourrions le repeindre
Avec des métaphores et des euphémismes
On demande parfois au poète aujourd'hui de tenir
Le registre des égards
Pour un monde qui ne sait plus
Ni comment vivre ni comment mourir
Mais c'est le RER B à sept heures du matin
Vous venez de Mitry-Claye de Villepinte
D'Aulnay-sous-Bois de Drancy
Du Blanc-Mesnil où mon frère travaillait autrefois
Comme dentiste au dispensaire
Quand il n'était pas encore le vieux marin qui a perdu ses mots
Mais un homme qui aimait l'impatience du désir
Et vous sortirez tout à l'heure
Dans les veinules de la ville
Pour aller gagner votre pain

En attendant vous somnolez
Vous donnez des consignes
Ou des bénédictions à l'enfant
Resté seul au logis
Vous prenez des nouvelles de la famille
À l'autre bout du monde
Vous regardez sur votre téléphone
Des photographies de femmes
À qui vous pourriez dire des mots affamés
Vous suivez en pensée
Une lettre ou un récit
Restés en souffrance
Dans une gare l'autre siècle
Vous demandez à un dieu
De vous reprendre
La main

Un poète est un homme qui ne se nourrit
D'aucune illusion sur ce qu'est l'homme
La poésie et les pays
Qu'elle n'a jamais fini de promettre
Mais il écoute
Dans les forêts obscures
Dans les paysages suppliciés

Dans les temps de la détresse
Ou de la joie fausse
Qui est l'autre nom de la détresse
Une vérité qui n'est jamais perdue
Le souvenir d'un pas
La possibilité d'une vie bonne
D'une justice

Tous les matins à sept heures
Je monte dans ce RER à la gare du Nord
Et j'y descends à la station Luxembourg
Pour me rendre au lycée Henri IV
Où je dirai mon bonjour silencieux au buste
D'Alfred de Musset que les ronds-de-cuir du savoir
N'ont jamais pu aimer parce qu'il avait
La grâce insolente des fils
Qui désobéissent à la loi désenchantée
Et je ferai parler le démon de mon ignorance
Qui transmettra ce qu'il a contemplé
Dans le grenier de la mémoire

Il serait trop long de vous expliquer
Pourquoi je me sens proche de vous
Malgré toutes les langues et toutes les mers
Qui nous séparent les uns des autres
La raison en est le contraire même de la politique
Dans le destin qu'on a fait à ce mot
À moins que ce n'en soit le chœur
La croisée des douleurs
Comme on parle de la croisée d'un transept
Une question de larme qu'on verse
Ou qu'on ne verse pas vers le haut
De main qu'on ouvre ou qu'on n'ouvre pas
Vers le haut
Et de l'exil intérieur
Qui en découle

Je lis Philippe Jaccottet
Non pas pour me soustraire
À cette communauté
Que vous et moi
Ne formons pas
Mais parce que la compagnie
De cet homme

M'est nécessaire
Pour vivre

J'atteste qu'il n'y a entre nous aucune hostilité
Rien que ce grand silence étonné
La peur vague que tout cela finisse mal
Et ce malheur que nous partageons
Vous et moi
De ne pas vivre ensemble
Mais de se considérer les uns les autres
Comme des déboutés d'un très ancien droit
Celui de vivre en paix
Près de la tombe de nos mères

Car il n'existe pas de pays où l'on habite
Ensemble l'exil
On ne fait pas de pays
Avec des sommes de délaissements
Des lots de malheurs qui s'entretoisent
Que serait un pays de naufragés
Un pays abandonné de Dieu même ?
Une rature sur l'œil
Une taie sur le cœur

Je me souviens qu'un jour on a dit
Que Dieu était heureux en France
Ce Dieu venu à pas blessés de Jérusalem
Auquel pas un de nos villages
Pas une de nos villes
Pas un pli du ventre de notre sol
N'a refusé l'hospitalité
Je lis Philippe Jaccottet dans le RER B
À sept heures du matin
Au milieu de nos arrachements
De la rime insuffisante de nos regrets
Et de nos désarrois entreposés
Dans les épices et la sueur du matin
Et un instant un long instant sans asphyxie
Sans la peur des gouffres
Sans l'apnée des cavernes
J'habite un silence où je suis heureux

Le livre s'appelle *La Clarté Notre-Dame*
Et il a été écrit par le poète dans son grand âge

À partir du tintement d'une cloche
Traversant à la manière d'un rappel
Un grand paysage terne
Et venant se déposer
Comme une goutte de rosée
Limpide à en pleurer
Sur le rebord d'une fenêtre intérieure
Où se regardent
En chiens de faïence
Prêts à chanter
Un *et alors*
Et un *et pourtant*

J'ai cinquante-six ans et j'ai de plus en plus peur de mourir
Si parler veut dire faire entendre ce qu'on a sur le cœur
Je dois dire alors que j'ai peur de conduire à l'éternité
Ce corps qui a aimé la rivière d'or de l'enfance
La semaison inattendue des offrandes
Les poèmes qui demeurent quand tout s'évapore
Et que cette éternité je dois bien mal la comprendre
Si j'ai peur de la porte par où l'on doit passer
Pour aller jusqu'à elle

Il n'y a pas d'histoire entre nous
Ce n'est pas un roman que je lis
Mais un livre de Philippe Jaccottet
Soit exactement le contraire
De ce qu'est devenu le roman
La vinasse des petits tracas
Le jaja des soldats endormis
Un livre
C'est-à-dire la parole d'un homme
Qui a pris le parti de la clarté
Comme d'autres prennent celui du rire
Ou de la chanson ivre

Le wagon où nous sommes
Ce pourrait être une pensée de Pascal
Une image pour parler de ce que deviennent
Les hommes dans un monde
Qui n'aime plus les hommes
Qui ne leur donne plus les moyens
De se tenir droits et dignes
Devant le feu et le silence infini

Qu'ils portent au cœur

Mais dans l'œsophage de Paris
Dans les remugles de l'oligarchie
Dans le ventre de la République aux yeux perdus
Dans les dessous du théâtre où s'affairent les heureux de l'heure
Au cerveau organisé comme des gondoles de grande surface
À la langue déulpée et lisse
Comme celle des maîtres de cérémonie
Dans les funérariums
Qui parlent de générosité et de tolérance
Tout en faisant la poche aux mendiants et aux morts
Dans ce pays navré qu'un jour on a appelé la France
Parce qu'elle avait le visage avenant
Et le sein libre d'une bergère
On ne peut pas nommer image ou idée
Ce wagon qui brinqueballe dans des odeurs
De friture froide de petit linge à rebouillir
D'huile d'argan de poussière
De cardamome de camphre
Et de carie

Nul danger avec le poème
De se croire où l'on n'est pas
D'organiser des tables rases
Des évasions dans le jeu
La page blanche
C'est toujours le malheur où nous sommes
Les mots ne la noircissent que par fidélité à la nuit
Où est née la lumière
Nul danger avec le poème
De faire comme si l'irracontable
N'existait pas

Je porte à la main
Le livre de Philippe Jaccottet
La Clarté Notre-Dame
Comme un pèlerin porte son bol
Son pas et son souffle
Pour ne pas perdre
Le chemin
Ni la pensée du chemin
Dans la folie d'un dédale

Et ce livre ne me coupe pas de vous
Il n'est pas une évasion
Comme dit la mauvaise langue
La langue des malédictions
Il me redonne la chance
De savoir qui je suis
À quel pays je tiens
Dans quelle lumière
Et avec quelle patience
Se révèle à nous
Le visage d'un semblable

Car tout n'est pas soluble
Dans la prose du présent
Dans ses soustractions maquillées en gains
Cette amnésie qui s'organise
Pour brouiller le sens des cartes
Le sucre abject où l'on voudrait nous faire désertier
Notre grand métier d'homme
La place qu'on ne laisse plus à la table
Pour l'honneur qui ne mendie pas

Pour que chacun nous puissions
Venir à l'autre
Il nous faudrait d'abord
Venir à nous-mêmes
Faire naître en nous
La parole
À la mesure du grand silence
Que la vie creuse en nous

La Clarté Notre-Dame est le nom
D'un monastère de la Drôme provençale
Les sœurs dominicaines
À Taulignan
Ouvrent leur porte
Aux amours épuisées
Aux esprits rançonnés
Elles ne demandent rien en retour
Elles disent seulement
*Vous vous réconforterez le cœur
Avant d'aller plus loin*

Le livre que je lis

Ne vient pas couper la pensée
Qui nous lie vous et moi
Il ne vous rejette pas dans une marge
Ou dans un discours où tout serait
En alarme ou en paix
Votre présence et la mienne
À cette heure matinale dans un train
Du Réseau Express Régional
D'un pays qui n'existe plus
Ou d'un autre
Qui n'existe pas encore

La pensée réclame une exactitude
Qui s'appelle poésie
Elle ne se paie pas de mots
Pas plus que notre soif
Ne s'éteint avec les sirops
Inventés par l'époque
Pour cacher sa honte
La pensée est une prière
Qu'on adresse à ceux qu'on aime
Comme à ceux qu'on ne sait pas aimer
Un rite qu'on porte avec soi
Avec lutte et épousailles
Ou divorce après la lutte

Et j'habite le français de ma mère et son histoire
Plus ou moins imaginaire
Cahotante comme ce train quand il perd haleine
À la fin d'une ligne droite
Car cette langue est un jardin
Et je ne veux pas parler de celui que vomit
Le matin la radio avec des ricanements de mouette
Sur les poubelles éventrées du monde
Je parle de cette langue qu'ont parlé
Les poètes
Dans la mémoire égorgée du temps

J'habite le français de Villon
Qui fut pauvre écolier
Celui de Nerval qui ouvrit les portes
De corne et d'ivoire
Celui de Verlaine qui nous redonna les fruits
Et le droit de pleurer

Celui de Guillaume Apollinaire
Qui fut artilleur de la France
(l'obus s'appelait merveille)
Et celui de Ronsard le vieux faune
Dans la roseraie
Et celui de Claudel le torrent
Qui remonte à sa source
Et celui de Baudelaire
Qui nous mit à l'âme ce musc
La charité d'une ville

Notre malheur est si grand
Que nous avons besoin
De toutes les cordes de la lyre
Pas une ne doit manquer à l'appel
Les douces et les brutales
Les prophétiques et les apaisées
Les régulières et les tordues
Les paroles venues du long chemin
Rien qu'elles
Pas les opportunistes de l'instant
Pas les œillades vers la scène
Les paroles venues de la longue patience
Les paroles venues de la longue attente
Les paroles venues du silence des siècles

Car le poète est un homme qui sait qu'il se passe
Beaucoup de choses dans le silence
Le vôtre et le mien où se croise-t-il
Où est-il vivant ?
Je me souviens que c'est la question
Que pose Béatrice à Dante au début du *Paradis*
Regarder le point où le monde est le plus vivant
Chez Dante c'est regarder le ciel
Et ici ?

Il n'y a pas d'hostilité entre nous
Mais de là à dire que nous nous aimons
C'est ce que disent les poètes agités
Par le vin de la chambre aux miroirs
Ceux-là ni vous ni moi ne pouvons les aimer
Ceux qui nous vendent des riens
Pour attiédir le temps
Quand nous voulons du bois et des courages

Pour cette paix en feu que nous portons au sang
Et cette vie en nous
Que nous avons à conduire

Comme je n'aime pas cette femme qui parfois
À de certaines heures se met à parler du Christ
Avec une voix spectrale hallucinée
Terriblement gênante
C'est une drôle de façon de parler
De l'amour le plus grand
En faisant des pieds et des mains
Comme un orgue dément
Ou comme une voiture un jour de pluie
Éclabousse les passants
Une entaille de plus sur le bois de la croix
Où nous avons laissé mourir
Notre soif

Quand s'est inversé le monde ?
Hypérion écrivait à Bellarmin
Que même les fautes des Anciens
Avaient cette vertu d'être encore des vertus
Parce qu'en elles s'obstinaient
Un esprit d'enfance et de beauté
Que nous est-il arrivé pour que cet esprit
Ait déserté notre aujourd'hui à ce point
Que même nos vertus ressemblent à des fautes ?

Et parce que là où nous sommes
Dans ce RER B
Les deux messagers privilégiés de la poésie
L'eau vive
Et l'oiseau
Ne peuvent faire leur apparition
Pour nous sauver du cauchemar
Ou de l'enfer qui n'a pas de nom
Le poète
Dans les fondrières du grand âge
A eu la bonté
À son tour
De nous faire entendre
Le tintement de la cloche
Pour nous rappeler
Que le chemin existe

Sans ivresse et sans leurre

La Clarté Notre-Dame

Est le titre du livre
Un livre qui n'est pas un poème
Mais de la poésie
En d'autres termes
Une parole
Comme les simples mains
D'un homme
- un homme juste ! -
Qui ramèneraient
Un peu
De l'oiseau
De l'eau vive
Et de ce qu'il reste de lumière
Dans un lieu d'où on les a chassés
Afin que peut-être nos visages
Un jour
Finissent la phrase
Qu'ils font venir en nous

© Emmanuel Godo, 2022.